

L'approche centrée sur la personne et les opprimés

Très souvent, le problème des opprimés est évoqué lorsque je m'adresse à de vastes auditoires, et même de façon plus directe dans les séminaires. On fait remarquer qu'une approche centrée sur la personne est un luxe qui convient peut-être à une classe bourgeoise aisée, mais qu'il ne peut avoir la moindre signification lorsque l'on s'occupe d'une minorité opprimée. Que ce soit avec des noirs, des Américains d'origine mexicaine, des Porto-Ricains, des femmes, des élèves (ou étudiants) ou d'autres groupes aliénés, pratiquement dénués de pouvoir, on dit qu'une approche si « douce » est hors de propos. Ce dont ces groupes ont besoin, ce sont des emplois, ou des salaires égaux, ou des droits civiques ou des chances en matière d'éducation — toutes choses qu'il faut arracher de haute lutte à l'oppresseur et qu'il n'est pas prêt à accorder facilement. En conséquence, une approche centrée sur la personne est trop « faible » pour s'occuper de ces situations.

Je pourrais répondre à cela que, bien que mes occasions de travailler avec des minorités raciales et ethniques aient été limitées, mon expérience va absolument à l'opposé de ces affirmations. Mais je crois que la meilleure réponse vient de la réflexion de Paulo Freire, qui a travaillé avec des paysans brésiliens illettrés dont la situation n'était guère meilleure que celle du serf de l'époque médiévale. Le livre de Freire, *La Pédagogie des opprimés*, a paru d'abord en portugais en 1968 et a été traduit en anglais en 1970. Mon livre « *Liberté pour apprendre* », a paru en 1969. Rien n'indique qu'il ait jamais entendu parler de mon ouvrage, et je n'avais jamais entendu parler du sien. Je m'adressais à des étudiants appartenant à des institutions éducatives. Il parle de travail avec des paysans effrayés et accablés. J'ai essayé d'utiliser un style qui touche les élèves (ou les étudiants) et leurs professeurs. Il écrit pour communiquer avec des Marxistes. J'aime donner des exemples concrets. Il est pour ainsi dire complètement abstrait. Pourtant, les principes sur lesquels il est venu à construire son ouvrage sont si totalement semblables aux principes de *Liberté pour apprendre* que la stupeur devant cette découverte, m'a laissé bouche bée.

Voici la façon dont il travaillait et l'effet qu'il avait sur les paysans. Il n'a pu travailler au Brésil que cinq ans avant d'être emprisonné ; l'ancien régime et la junte militaire qui ont pris le pouvoir en 1964 le craignaient. On l'a « encouragé » à quitter le pays et il est allé au Chili et depuis il travaille avec diverses organisations internationales. J'ai souvent dit que si un régime de dictature s'instaurait dans ce pays, une de ses premières initiatives — pour peu qu'il ait un minimum d'intelligence — serait de me mettre en prison moi et d'autres qui défendent un point de vue centré sur la personne.

Freire critique avec une certaine vigueur l'enseignement de type « bancaire » où l'enseignant sait tout et enseigne, alors que les élèves (ou les étudiants) ne savent rien et sont enseignés. Il passe ensuite à un nouveau concept qui, une fois développé dans la pratique, signifie qu'une équipe interdisciplinaire pénètre dans une zone géographique comportant, disons, un fort degré d'analphabétisme et de dépendance apathique. Au cours de réunions informelles, l'équipe formule ses objectifs, s'efforce de commencer à instaurer une relation de confiance et recrute des assistants bénévoles. Les membres de l'équipe jouent le rôle « d'observateurs en sympathie qui ont une attitude de compréhension à l'égard de ce qu'ils voient ». Ils ne tentent pas d'imposer certaines valeurs, mais de voir les gens de l'intérieur — leur façon de parler, la façon dont ils pensent et dont ils élaborent leur pensée, la nature de leurs relations interpersonnelles. Ceci est discuté avec les assistants bénévoles, qui participent à toutes les activités de l'équipe. Ils cherchent tout particulièrement les contradictions, les problèmes et les préoccupations qui sont présents dans l'esprit et dans la vie des pauvres. Ces préoccupations ils essaient de les placer devant les groupes de gens du pays, souvent sous une forme imagée.

Par exemple, travaillant avec un groupe d'habitants de logements ouvriers, le chercheur — dont l'intention était de s'attacher au problème de l'alcoolisme — a présenté une scène dans laquelle un homme ivre marchait dans la rue, alors que trois jeunes gens, debout au coin de la rue, bavardaient ensemble. Les participants au groupe étaient d'accord sur le fait que « la seule personne qui soit productrice et utile à son pays est l'ivrogne qui rentre chez lui après avoir travaillé toute la journée pour un maigre salaire, et qui se fait du souci pour sa famille parce qu'il ne peut pourvoir aux besoins de celle-ci. C'est lui le seul travailleur. C'est un brave travailleur et un ivrogne comme nous ». Avec sagesse le chercheur (je préférerais l'appeler facilitateur) a abandonné son objectif initial et en a appris davantage sur les sentiments véritables du groupe — en ce qui concerne leurs faibles salaires, le fait qu'ils étaient exploités, le fait qu'ils buvaient pour échapper à la réalité, et la frustration née de leur impuissance.

Au cours de la discussion, le facilitateur est confronté aux mêmes problèmes que rencontre tout enseignant centré sur l'élève (ou l'étudiant). Après un instant de discussion animée, il se peut qu'un groupe s'arrête et dise à l'animateur : « Excusez-nous, nous devrions nous taire et vous laisser parler. Vous êtes celui qui sait, nous ne savons rien. » Dans un autre groupe un paysan dit :

« Pourquoi ne nous expliquez-vous pas les images? Ainsi cela prendra moins de temps et cela ne nous fera pas mal à la tête ». Mais Freire s'est rendu compte qu'une véritable acquisition de connaissances ne pourra partir de l'individu qu'à la seule condition que les gens affrontent ces situations problèmes à leur propre manière. Petit à petit ils prennent pleinement conscience de leur univers et de ses problèmes. Alors ils se mettent à chercher des réponses. Les préoccupations « qui sont venues des gens leur reviennent — non comme des contenus à mettre en dépôt, mais comme des problèmes à résoudre ».

Bien que Freire ne parle guère des résultats d'ensemble, les changements d'attitudes sont manifestes. D'abord, « le paysan se sent inférieur au patron parce que le patron semble être le seul qui s'y connaisse et qui soit capable de faire en sorte que les choses marchent ». Ils se considèrent comme paresseux, inaptes, sans valeur, moins libres qu'un animal. A cause de cela, ils se sentent attirés par l'opresseur et par son mode de vie et leur rêve le plus cher c'est d'être comme lui, et d'opprimer les autres. Mais petit à petit la représentation de soi et l'objectif changent. Les paysans affirment des choses de ce genre : « Maintenant je prends conscience d'être un homme, un homme éduqué. » « Nous étions aveugles, maintenant nos yeux ont été ouverts. » « Maintenant nous ne serons plus un poids mort à la ferme collective. » « Je travaille, et en travaillant je transforme le monde. »

L'approche de Freire suit ce processus. Tout d'abord le projet pédagogique a comme point de départ les problèmes tels que le paysan les voit, le personnel facilitant ce processus. Puis des matériaux sont préparés pour signaler les préoccupations et les contradictions et peu à peu des discussions libres naissent dans des groupes qui, jusque-là, n'ont jamais exprimé leurs pensées ou leurs sentiments. Alors se produit l'intérêt intense créé par une acquisition de connaissances qui a son point de départ dans l'individu. Les membres, en se révélant les uns aux autres, commencent à avoir confiance en eux-mêmes en tant que personnes et font confiance aux autres membres du groupe. Ils changent leurs objectifs. Au lieu d'aspirer simplement à devenir eux-mêmes des oppresseurs, ils envisagent un nouveau type de système social, plus humain. Pour finir, ils se mettent à prendre des mesures importantes afin de changer les conditions terribles dans lesquelles ils vivent.

Vous direz peut-être que Freire a échoué puisqu'il a été chassé du pays en tant que révolutionnaire dangereux. Peut-être. Mais mon expérience d'une approche centrée sur la personne m'apprend que chaque fois qu'une personne est licenciée ou chassée, sont nés une douzaine d'agents du changement, indépendants dans leur pensée et dans leurs actions.

L'expérience que j'ai eue avec les groupes opprimés — étudiants avant tout, mais comprenant des noirs, des Américains d'origine mexicaine, et des femmes — me fait partager l'opinion de Freire, à savoir que cette approche est un processus fondamentalement révolutionnaire, subversif de toute structure autoritaire. Voici quatre de ses arguments principaux. Le premier est une affirmation concernant le changement dans les relations de pouvoir. Parlant de briser les moules de l'autorité verticale qui caractérisent l'enseignement de type « bancaire », il dit : « Par le dialogue, le professeur — des — étudiants et l'étudiant — du — professeur cessent d'exister et apparaît un terme nouveau : professeur-étudiant avec des étudiants-professeurs. Le professeur n'est plus simplement celui-qui-enseigne, mais quelqu'un qui est lui même en dialogue avec les étudiants qui à leur tour, tout en étant enseignés, enseignent également. Ils deviennent ensemble responsables d'un processus au cours duquel tous deux se développent. »

La croyance en l'importance de ce déplacement du pouvoir est très profonde. « La chose importante, dans l'optique d'une éducation libertaire, est que les hommes viennent à se sentir pour ainsi dire maîtres de leur pensée et de leur point de vue sur le monde, qui se manifestent de façon explicite ou implicite dans leurs propres suggestions et celles de leurs camarades. Parce que cette position concernant l'éducation commence par la conviction qu'elle ne peut pas présenter son propre programme, mais qu'elle doit rechercher ce programme en établissant un dialogue avec le peuple, elle sert d'introduction à la pédagogie des opprimés, à l'élaboration de laquelle les opprimés doivent participer. »

Dans une troisième affirmation, il réfute la notion selon laquelle un mouvement révolutionnaire ne peut réussir qu'en insistant d'abord sur un style de commandement basé sur la propagande, et dogmatique. « Une éducation qui pose des problèmes ne sert pas et ne peut pas servir les intérêts de l'opresseur. Aucun ordre oppressif ne pourrait permettre aux opprimés de se mettre à demander : Pourquoi? Alors que seule une société révolutionnaire peut mettre en oeuvre cette éducation en termes systématiques, les chefs révolutionnaires n'ont pas besoin de prendre les pleins pouvoirs avant d'être capables d'employer la méthode. Dans le processus révolutionnaire, les chefs ne peuvent pas utiliser la méthode 'bancaire' comme mesure intérimaire qui se justifierait pour des raisons de convenance, avec l'intention, plus tard, de se comporter de façon authentiquement révolutionnaire. Ils doivent être révolutionnaires — c'est-à-dire ouverts au dialogue — dès le départ. »

Pour terminer, dans l'avant-propos, on trouve un aperçu des implications à long terme de cet ouvrage. « Un Brésilien distingué, étudiant en aménagement national, a récemment affirmé que ce type de travail pédagogique parmi le peuple représente un nouveau facteur de changement social et de développement social, un nouvel instrument de conduite pour le Tiers Monde, grâce auquel il peut triompher des structures traditionnelles et entrer dans le monde moderne. »

Pour l'essentiel, je partage les vues de Freire. J'ai déjà signalé, en parlant d'éducation, que j'étendrais les principes de base, sur lesquels nous semblons tous les deux être d'accord, à toutes les situations d'apprentissage.

Le Conseil National de la Santé est un organisme composé de représentants de l'Association Médicale Américaine, de l'Association Dentaire Américaine, d'organisations d'infirmières, de compagnies d'assurances maladie, d'institutions axées sur la santé et bien d'autres groupements similaires. Il y a quelques années, ces « fournisseurs de santé », comme ils se nommaient eux-mêmes, ont décidé de faire participer à leur conférence annuelle un groupe de « consommateurs de santé » venus des ghettos urbains et des zones rurales défavorisées. Il faudrait leur savoir pleinement gré pour cette décision humanitaire et courageuse qui comportait évidemment certains risques pour eux. Les consommateurs de santé ont été élus ou choisis par des groupes locaux dans leur propre zone. Tous étaient pauvres, beaucoup étaient

noirs, certains étaient des Américains d'origine mexicaine. Quand s'est approchée la date de la conférence, les organisateurs se sont sentis mal à l'aise et ont invité le personnel du Centre pour l'Étude de la Personne afin que les membres de ce personnel jouent le rôle de facilitateurs au cours de la conférence. L'invitation a été acceptée.

Quand la conférence s'est ouverte, l'hostilité des « consommateurs » était si forte qu'elle était palpable. Après les aimables procédures d'ouverture habituelles, la conférence a menacé d'éclater complètement. Les « consommateurs » étaient sur le point de se retirer. La conférence n'était à leurs yeux qu'une tentative de plus, de la part du groupe représentant l'ordre établi, de donner aux pauvres une représentation symbolique dépourvue de signification. Ils ne voulaient rien savoir. Ce n'est que lorsque les facilitateurs ont déclaré qu'en ce qui les concerne ils avaient traversé tout le pays sans aucune rémunération, afin de s'assurer simplement que chacun des participants à la conférence serait entendu, et que chacun aurait une voix vraiment représentative, que la conférence s'est momentanément ressoudée.

Vingt groupes de vingt à vingt-cinq personnes chacun se sont formés, avec des « fournisseurs » et des « consommateurs » dans chaque groupe. Je me souviens du groupe dans lequel j'étais le facilitateur. L'amertume des pauvres a éclaté dans toute sa force. Leur colère contre les professionnels blancs, face au manque de services de santé et à leur absence de voix au chapitre en matière de soins médicaux, était si violente que certains des professionnels ont pris peur tandis que d'autres ont réagi par un accès de colère où s'exprimait leur bonne conscience. La preuve éclatante a été faite de l'utilité de facilitateurs vraiment capables de comprendre et de clarifier les sentiments exprimés. Sans le facilitateur, il ne fait aucun doute que la conférence aurait tourné court. Faisant entendre sa haine de l'oppression, un noir a dit que les fusiliers marins lui avaient appris à tuer et qu'au besoin il utiliserait la formation reçue contre les gens et les institutions qui l'opprimaient. Une noire, dont l'éducation théorique était sommaire, s'est incontestablement montrée la personne la plus influente du groupe. Fort peu convaincue des mobiles de chacun, y compris des miens, elle a parlé sans détours d'un combat personnel, long et terrible, contre la pauvreté, les préjugés et l'oppression. Chaque fois qu'elle prenait la parole, tout le monde écoutait — et apprenait.

Au fur et à mesure que se poursuivaient les séances de groupes, on a noté des progrès, limités mais significatifs, dans la compréhension. Les professionnels blancs ont vraiment commencé à voir leur manière de fonctionner telle qu'elle apparaissait au bénéficiaire. Un membre d'un ghetto qui détestait les compagnies d'assurances-maladie, s'est rendu compte que le responsable de la compagnie d'assurances de notre groupe n'était pas complètement mauvais et qu'ils pouvaient communiquer. Une travailleuse sociale blanche a finalement eu le courage de raconter comment elle avait inventé une « histoire qui lui avait servi de prétexte » à être une ouvrière en chômage ayant besoin de soins médicaux et comment, en jouant ce rôle, elle avait côtoyé différents services « d'aide » axés sur la santé. La façon effroyable dont elle avait été traitée lui avait enlevé ses illusions concernant sa propre profession, mais maintenant elle commençait à voir une lueur d'espoir. Certains noirs ont commencé à avoir des divergences d'opinion avec d'autres noirs, à leur grand embarras, parce qu'ils avaient le sentiment qu'ils devraient se montrer unis contre les blancs. Une femme américaine d'origine mexicaine a fini par avouer en pleurant à quel point elle se sentait totalement méprisée et délaissée à l'égard par les noirs et par les blancs.

Pour décrire le processus sur un plan plus général, les conflits existants entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, entre les noirs et les blancs, entre les professionnels et les bénéficiaires, entre l'ordre établi et les révolutionnaires, éclataient au grand jour. Mais ces explosions violentes survenaient dans un climat où chaque personne était respectée et autorisée à exprimer ses sentiments sans être interrompue; un climat dans lequel les facilitateurs montraient que la dignité de chaque personne leur tenait fortement à coeur et que leur objectif essentiel était de favoriser des communications ouvertes. Dans cette atmosphère les

problèmes se sont beaucoup clarifiés et, chose également importante peut-être, les personnes sont apparues comme des individus distincts, uniques, ayant chacun leur propre perception de ces problèmes. Petit à petit a commencé une véritable communication interpersonnelle.

C'est alors que certains révolutionnaires vont dire : « Ah, c'est bien ce que vous êtes en train de faire, des communications moins marquées par la colère! Vous êtes en train de détruire la possibilité d'un changement révolutionnaire! Vous êtes en train de désamorcer la haine et l'amertume qui seules peuvent susciter un réel changement en faveur des opprimés! » Je me contenterai de prier ces lecteurs de bien vouloir entendre le reste de l'histoire.

Bien que les « consommateurs de santé » ne se fussent jamais rencontrés auparavant, ils n'ont pas tardé à s'unir et ont commencé à émettre des propositions qui ont été soumises aux divers groupes où elles ont été discutées, revues et amendées. Puis on nous a dit à tous que « la politique générale bien établie » du Conseil de la Santé faisait de celui-ci une simple tribune, qu'il ne prenait pas de positions sur des problèmes de santé et que, par conséquent, aucune résolution ne pouvait être adoptée. Aucunement ébranlés, les « consommateurs » ont attendu jusqu'à la longue réunion qui mettait fin à l'ensemble de la conférence; à l'ordre du jour était prévue une série d'exposés qui « résumaient » la conférence, bien que certains des orateurs n'aient même pas été présents. Un porte-parole côté « consommateurs » a immédiatement proposé que l'on abandonne l'ensemble du programme et que l'on consacre le temps qui restait à examiner et à mettre aux voix les résolutions soumises aux groupes. L'émoi a été grand et les pour et les contre ont été marqués par l'émotion. La motion a rallié une grande majorité de l'auditoire et les orateurs pressentis ont été remerciés et congédiés. Ensuite, après des discussions animées, la conférence a adopté une longue série de résolutions sans que l'on fasse mention de « politique d'ensemble bien établie ». La conférence s'est terminée avec des sentiments très positifs, non seulement chez les « consommateurs » mais également chez la plupart des membres de l'ordre établi. Le résultat surprenant fut qu'au cours de l'année suivante un très grand nombre de ces résolutions ont été votées.

Voici les conclusions que je tire personnellement, en me basant aussi bien sur l'ouvrage de Freire que sur mon expérience vécue avec les « consommateurs », résumée sous forme de « si-alors ».

Dans une situation où se trouvent impliqués des groupes minoritaires, les opprimés, ou quiconque se sent impuissant, je conclus que :

Si une personne ayant des attitudes de facilitation peut obtenir d'être admise dans le groupe;

Si ce facilitateur est exempt de tout désir d'influer sur le résultat, s'il respecte l'aptitude du groupe à régler ses propres problèmes et sait faire en sorte que se libère l'expression individuelle;

Si l'on prête une oreille attentive à toutes les attitudes et à tous les sentiments aussi « extrêmes » ou « irréalistes » soient-ils;

Si les problèmes dont le groupe fait l'expérience sont acceptés et clairement définis en tant que préoccupations;

Si le groupe et ses membres ont le droit de choisir, collectivement et individuellement, leurs prochaines décisions personnelles;

Alors se met en mouvement un processus dont les caractéristiques sont les suivantes :

Des sentiments longtemps réprimés vont se déverser à partir de certains membres — des sentiments pour la plupart négatifs, hostiles, amers.

S'apercevant que ces attitudes sont acceptées et comprises, un nombre sans cesse croissant de membres du groupe se sentent libres d'exprimer toute gamme des sentiments qu'ils ont éprouvés.

S'étant exprimées plus complètement, les personnes prises individuellement sont reconnues dans ce qu'elles ont d'unique et dans toute leur force, et e. confiance mutuelle commence à se développer.

Les sentiments les plus irrationnels sont en quelque sorte désamorçés en étant pleinement exprimés et grâce à l'information en retour (feedback) des membres du groupe.

Les sentiments qui se fondent sur des expériences communes au groupe se trouvent clarifiés et renforcés.

La confiance se développe — la confiance en soi, chez l'individu et la confiance générale au sein du groupe.

Il y a un examen collectif des préoccupations qui est plus réaliste et moins marqué par un aspect irrationnel.

Les gens ayant une plus grande confiance les uns dans les autres, il y a moins de « problèmes de personnes », avec des membres qui se battent pour avoir le pouvoir, qui essayent de s'attribuer le mérite d'une solution qui a été proposée, ou de défendre cette solution.

Le groupe en vient à prendre des décisions novatrices, responsables, et souvent révolutionnaires, des décisions qui peuvent maintenant être prises dans une atmosphère réaliste.

L'autorité se multiplie dans le groupe. Chaque individu a tendance à se respecter lui-même, ainsi que les qualités de commandement qui sont en lui.

Des mesures constructives sont prises à la fois par le groupe et par les membres à titre individuel pour changer la situation dans laquelle ils se trouvent.

Les individus se sentent suffisamment soutenus par le groupe pour prendre des mesures qui — ils le savent — seront considérées comme révolutionnaires, même quand cela leur fait courir de grands risques.

Carl ROGERS